Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

Herausgeber: Aînés

Band: 16 (1986)

Heft: 7-8

Rubrik: Edouard Gros : une vie en clé de fa. Partie 5

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

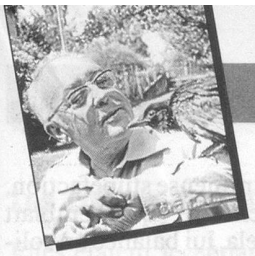
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch



Edouard Gros

Une vie en clé de fa (5)

Edouard Gros, contrebassiste-tubiste, termine le récit de sa vie de musicien professionnel. Une vie qui connut ses ombres et ses lumières, les «cachetons» alimentaires des dancings, hôtels et autres tea-rooms avant de réussir, à force de travail et d'esprit d'à-propos, une carrière exemplaire: Orchestre de Radio-Lausanne, Orchestre de la Suisse romande sous la baguette d'Ernest Ansermet, puis Orchestre symphonique de Berne pendant trente-deux ans. Edouard Gros a eu le bonheur de rencontrer les plus grands chefs et solistes de ces soixante dernières années. Son récit plein de verve et d'esprit est celui d'un musicien aussi habile à manier le stylo que l'archet de la contrebasse et les pistons du tuba.

Pour la toute première fois de ma vie, j'allais jouir d'un contrat annuel, agrémenté de vacances payées s'il vous plaît et, tenez-vous bien, d'un salaire assuré lors de service militaire... De plus, une caisse de retraite était en place (embryonnaire il est vrai), alors que le seul fait d'aborder un tel sujet était proprement impensable à Genève. Et mon contrebassiste de père? Souvenez-vous! Lui qui tenait si fort à un fils fonctionnaire fédéral bon teint, définitivement casé! Comme il allait être content, ce cher papa! On lui pardonnera cette soif de sécurité si l'on se souvient qu'à son époque les musiciens de brasserie, d'hôtel, de cinéma ou... d'orchestre symphonique n'avaient pas une vie peinte en rose. Les mots «vacances, congés payés, maladie» étaient totalement inconnus de leur vocabulaire. C'est ainsi que papa, lui, ne pouvait compter que sur un seul, je dis bien UN SEUL jour de congé payé par année. C'était le jour de Noël! Mais pour justifier tant de générosité et éviter que ce temps libre soit mal employé, l'orchestre en question était prié, ce même jour de Noël, de donner un concert aux malades de l'Hôpital cantonal de Lausanne! Que voilà une charité bien ordonnée qui faisait, du même coup, une excellente publicité pour les si généreux employeurs. Le tour était fort bien joué et c'est ainsi que papa travaillait bel et bien 365 jours sur 365.

J'allais l'oublier! La famille de ma femme sera tout autant rassurée que mon musicien de père! Le mariage de leur fille avec un saltimbanque avait jeté la consternation chez ces très braves gens pour lesquels vivre comme l'oiseau sur la branche dépassait l'entendement.

Pendant ces trente-deux ans passés à l'Orchestre symphonique de Berne, j'aurai la joie de jouer sous les chefs les plus illustres: Weingartner, Furtwängler, Karajan, Cortot, Casals, Thibaud, Isaac Stern, Menuhin, Pierre Fournier, tous, tous, sont au rendez-vous qui peuplent mes chers souvenirs.

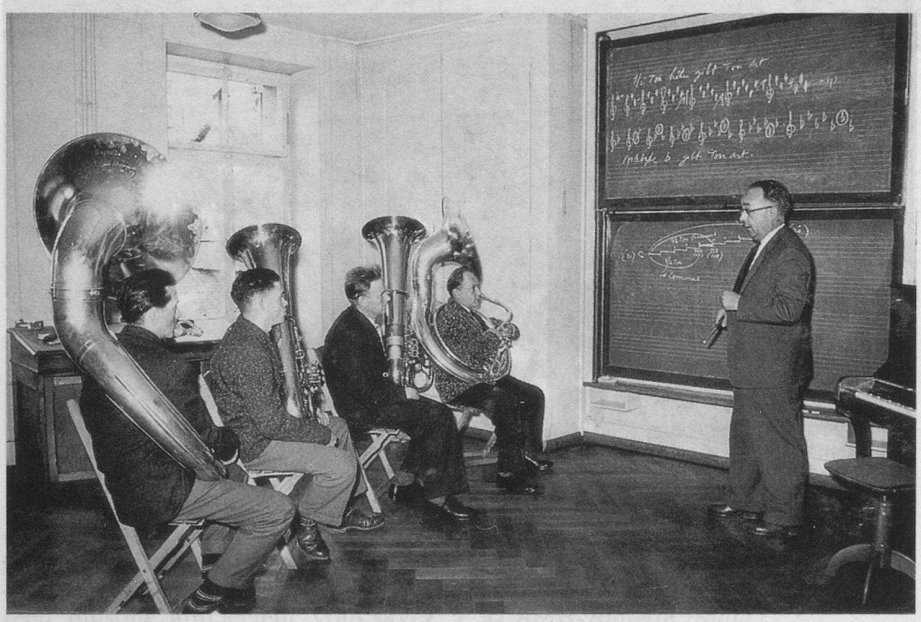
Les remplacements ou les dépannages me conduiront à Genève, bien sûr, mais aussi à Zurich et à Bâle où ce cher M. Backhaus était mort. Tout cela mettait un peu de beurre sur les épinards et les Semaines internationales de la musique à Lucerne me permettaient de retrouver et de fraterniser avec les meilleurs musiciens de notre petit pays.

Enfin! Comme il n'est guère possible de faire dans les... basses en tous genres (comme le disait un ami très cher) pendant près de soixante ans sans vivre des tas de choses plaisantes, déplaisantes, amusantes ou tragi-comiques, je vous en livre quelques-unes, enfouies au plus profond de mes souvenirs qui, parfois, refont surface.

Adolphe et Goering

Très peu de temps avant la fin de la dernière guerre (est-elle vraiment finie?), le grand Furtwängler venait souvent diriger les bons orchestres suisses. Chaque année il était l'un des invités privilégiés des Semaines de Lucerne et donnait également des concerts tant à Berne qu'à Bâle, Zurich ou Genève.

Edouard Gros, professeur de tuba à Berne.



Or, dans cette dernière ville, le garçon d'orchestre de l'OSR s'appelait tout bonnement Adolphe. Personne, jamais, ne s'était inquiété de connaître son nom de famille. Tout le monde, c'est-à-dire tout l'orchestre, y compris Ernest Ansermet, l'appelait Adolphe. Ce jour-là, Furtwängler est le chef invité du prochain concert de l'OSR. Au tout début de la première répétition, constatant que le nombre des premiers violons ne correspond pas aux promesses faites, il avise le délégué d'orchestre pour lui dire: «Il me manque un premier violon!» Et c'est là que la catastrophe va se produire! Après un bref coup d'œil du côté des violons, le délégué repère immédiatement qui est l'absent et lance: «Adolphe! Allez téléphoner à Goering!» Furtwängler, bien persuadé qu'il s'agit là d'une sinistre imbécillité, blêmit et quitte le studio au pas de charge. Bien sûr, il ne pouvait pas savoir que le violoniste manquant s'appelait bel et bien Goering. Ce nom était d'autant plus surprenant que, de surcroît, celui qui le portait était Français. Ansermet avait été appelé de toute urgence. Son sens de la diplomatie et ses explications assorties de preuves à l'appui n'avaient pas été de trop pour calmer et convaincre le grand chef allemand, dont, soit dit en passant, la conduite sous le régime nazi avait été assez digne pour ne pas mériter une agression aussi détestable. (N'avait-il pas défendu vaillamment, malgré les grands risques que cela impliquait, quelques musiciens juifs de la Philharmonie de Berlin?) Faut-il ajouter que ce fait divers s'était terminé, comme il se doit, dans les rires et la bonne humeur?

Les fesses de Keilberth

Tubiste! Ah! le beau métier que voilà! D'autant plus beau que bien des compositeurs, même parmi les plus grands, ont intelligemment compris que le tuba n'est pas plus indispensable à la belle et grande musique que le serait une paire de timbales dans un quatuor à cordes. Voyez plutôt comme MM. Bach, Haydn, Mozart ou Beethoven l'ignoraient gaillardement. Le tuba donc! Or, les programmes de concert où ces grands noms ne figurent pas étant l'exception, voilà qui permet au brave tubiste de rester assis bien sagement sur sa caisse, derrière le podium, de tenir compagnie à la harpiste qui attend également son tour, d'écouter les collègues qui transpirent en tricotant leurs traits ou, mieux encore, de bavarder avec le soliste du soir qui se réchauffe les mains avant d'exécuter son concerto (au propre et parfois au figuré). C'est ainsi qu'un beau soir de Lucerne, en attendant mon tour, j'assiste à une scène aussi insolite qu'inattendue. Keilberth, très bon chef allemand que l'on disait spécialiste (étiquette détestable) de Bruckner, va incessamment monter sur le podium. Il attend que l'orchestre cesse de s'accorder, de préluder et que la petite lampe verte de la radio s'allume. Ça y est! Silence! La lumière verte donne son signal et voilà que Keilberth se penche légèrement en avant. A ce moment précis et à mon immense stupéfaction, le garçon d'orchestre, qui semblait n'attendre que cela, lui balance un solide coup de pied au postérieur et le propulse rondement vers la rampe qui conduit au podium. Le premier moment de stupeur passé, le garçon d'orchestre nous donne la clef de l'énigme en nous expliquant que c'est sa façon à lui, Keilberth, de vaincre sa panique des premiers pas sur le podium. C'était donc sur demande et sur ordre qu'il pouvait s'offrir le luxe bien rare de botter les fesses d'une grande star de la baguette.

C'est à la suite de cette drôle d'histoire que j'ai rêvé, parfois, de pouvoir jouer ce rôle si enviable, pour certains chefs qui n'en demandaient pas tant mais n'en méritaient pas moins.

Le trac de Rubinstein

Tous les pianistes le diront! Jouer un concerto de Brahms n'est pas une mince affaire. Combien en ai-je vu, des jeunes et des costauds, descendre du podium, exténués, défaits, la chemise bonne pour l'essoreuse, après avoir joué le ré mineur ou le si bémol de Brahms? Eh! bien, Arthur Rubinstein, lui, alors qu'il était âgé de peut-être 70 ans, avait eu la coquetterie de s'offrir une soirée entière, avec, tenez-vous bien, oui, trois concertos. C'était à Lucerne. Il avait commencé par Beethoven, pour continuer avec un Brahms et terminer, frais comme une rose, par Prokofieff.

Ce soir-là, assis sur mon inséparable caisse, je vois arriver Rubinstein qui me tend la main avec un aimable «Comment allez-vous?» A quoi je réponds par l'inévitable «Très bien, merci, et vous?»... «Oh! moi, poursuit-il avec son savoureux accent slave, vous savez, moi, je vais très bien, mais ce soir, j'ai le trac!»... «Vous, maître, le trac?» Dans un grand éclat de rire, il me montre ses pieds et ajoute: «Oui, le trac! Vous voyez, j'ai des chaussures neuves, alors si je glisse sur le podium et que je tombe sur mon long nez!»...

On le voit, les tracs diffèrent et celui de Keilberth n'était pas de même qualité que celui de Rubinstein!

Concert «relax» de l'Orchestre symphonique de Berne, sous la baguette de Charles Dutoit. En chemise, on joue «West Side Story» de L. Bernstein, et «Un Américain à Paris» de G. Gershwin (novembre 1973).

Les colères de Paul Klecki

Elles étaient légendaires et ses attitudes théâtrales étaient souvent fort comiques. A chaque répétition on pouvait compter sur une scène grand-guignolesque où il s'arrachait les cheveux qu'il n'avait pas en surnombre, se tordait de douleur en invoquant le Seigneur, levait les bras au ciel à la moindre imperfection, appelait du même coup Jésus à son secours en l'implorant: «Mon Dieu! me faire ça, à moi, Klecki!» Quelques collègues en avaient une sainte frousse, le détestaient même, alors que d'autres, moins fragiles, voyaient là plutôt de bons sujets d'amusement, sachant par ailleurs que ces débordements cachaient maladroitement un cœur en or, gros comme ça! Ces éclats sortaient parfois du cadre des répétitions et survenaient même en plein concert devant une salle comble.

C'est ainsi qu'au Casino de Berne, au beau milieu d'une symphonie, notre Popaul arrête soudain l'orchestre d'un coup de baguette rageur, se tourne face au public et lance: «C'est impossible de travailler dans de telles conditions, je reçois un courant d'air glacé en plein sur la nuque!« Ensuite de quoi, furieux, il avait quitté le podium à grands pas et n'était revenu qu'après qu'on ait coupé la ventilation de toute urgence. Quant à l'orchestre, tout aussi médusé que le public, il avait été bon, lui, pour reprendre la symphonie à zéro.

Soyons équitable! Ses colères étaient souvent empreintes d'un humour percutant qui avait le don de déclencher les rires et la bonne humeur. Voyez plutôt! Klecki était donc juif, tout comme l'était Gustave Mahler dont on répétait une symphonie ce jour-là. Arrivé à un certain endroit, Klecki arrête l'orchestre et avise un souffleur pour lui dire: «Pourquoi jouez-vous *forte* alors que c'est *piano*?» A quoi l'interpellé rétorque: «Oui, j'ai bien vu un «p» imprimé, mais il est barré et on a ajouté un gros «f» au crayon!» Réponse de Klecki: «Mon Dieu, ça ne peut être qu'un antisémite qui a fait cela!»

Petit cours d'interprétation en forme d'histoire vraie

Cela se passe à Winterthour, dont l'excellent orchestre est dirigé par Hermann Scherchen. La «Symphonie des Alpes» est au programme. C'est Scherchen qui doit préparer l'orchestre, alors que R. Strauss en personne dirigera la générale et, bien sûr, le concert.

Au cours de l'une des répétitions, Scherchen s'adresse au clarinettiste qui joue un passage exposé, et lui dit: «Mais, que me faites-vous? N'avez-vous jamais vu un éclair dans la montagne?»

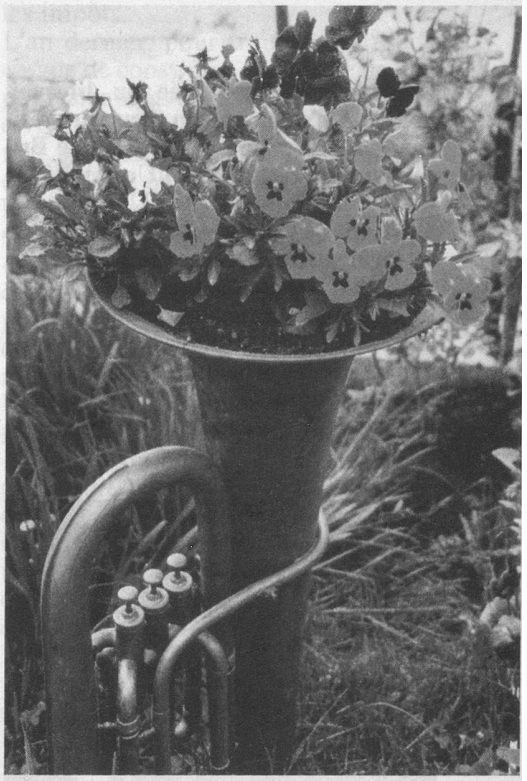
Arrive la générale dirigée par R. Strauss. Au même endroit, Strauss arrête l'orchestre, s'adresse au clarinettiste et lui dit: «Mais, mon ami, que me faites-vous là? N'avez-vous donc jamais entendu un merle qui siffle?»

Les petites notes de Stokowski

Dans ce métier-là, les mésaventures n'arrivent pas qu'aux copains. Nous sommes à Lucerne, en 1951, et c'est Léopold Stokowski qui est au pupitre. On répète la «Pâques russe» de Rimsky-Korsakov. Peu avant une intervention du tuba, il y a des petites notes, écrites au crayon, qui sont là certainement comme «guide» (pour assurer une entrée). Bien entendu, je sais que l'on ne doit pas les jouer! Et voilà Stokowski qui arrête l'orchestre, pointe un doigt vengeur en ma direction et s'écrie: «Voulez-vous jouer, ou ne voulez-vous pas jouer? Nous sommes en pays libre. Vous ne voulez pas jouer, c'est bien, alors je vais à la maison, nous allons tous à la maison.» A quoi je réponds: «Que voulez-vous? Que je joue les petites notes écrites au crayon?» Furieux, il se tourne vers les premiers violons et demande: «Que dit-il? Veut-il jouer ou ne veut-il pas jouer?» A mon tour d'être furieux! Comme je crois avoir compris ce qu'il veut, j'empoigne mon tuba et, de toutes mes forces, je lui joue le passage en question, y compris les petites notes ajoutées. Satisfait de son petit cinéma, Stokowski enchaîne: «Voilà, monsieur le tuba veut bien jouer, alors on peut continuer!» Et la répétition a repris! De toute évidence je ne pouvais pas savoir que ce que je prenais pour un «guide» était en réalité une adjonction faite de la main même du despote.

Faut-il préciser que c'est dans ces moments-là que je songeais au garçon d'orchestre qui avait le privilège si enviable de botter les fesses du chef?

Et voilà! C'est ainsi que cette vie d'incertitude, si difficile parfois, mais exaltante si souvent, a pris fin. Ce qui, du même coup, mettra un terme à ce récit, puisque, ami lecteur, vous savez



(presque) tout maintenant sur une VIE EN CLÉ DE FA.

Pour l'heure, chaque jour je dis merci à mon père qui a eu le flair d'acheter, en 1914, un bout de vigne au bord du plus beau lac du monde. Nullement pressé d'auditionner pour être admis à l'Orchestre de l'Eternel, c'est là qu'en toute quiétude je vis au milieu de mes roses et de mes salades que mon chien, joyeux, m'aide à cultiver.

Une vieille basse MI B plantée en bordure du jardin fait dire au passant: «T'as vu... y a une trombone fleurie!»

E. G.

FIN

© *Brass-Bulletin, Bulle*